

– PAYSAGES ET STRUCTURES AGRAIRES –

PREMIÈRE PARTIE

Marc BLOCH

au péril des flibustiers

et des pantouflards de la “recherche”

Pourquoi Marc Bloch ? Non pas parce que, aujourd’hui, l’on parle de « *notre grand historien* » alors que j’ai entendu, naguère, entre autres exemples, sur *France-Culture*, certains de ses collègues souligner qu’il avait fait ses études « *à l’étranger* » (je ne citerai personne, les salauds se reconnaîtront)... Si je me suis attaché à Marc Bloch, c’est non seulement parce que les « *paysages agraires* » m’ont attiré dès que je les ai découverts, mais aussi, surtout peut-être, parce que Bloch est un **héros** mort pour sa patrie et qu’il relevait – comme mon **père** – de la **même autorité lyonnaise de la résistance aux nazis**.

Quand on est un **vrai chercheur**, on sait que son travail n’est jamais fini et que l’on peut, même, avoir à **revenir** sur des résultats que l’on avait crus **établis** pour très longtemps. **Marc Bloch**, parce qu’il était un chercheur authentique, le savait bien et s’en était probablement ouvert à son vieux complice en matière historique, **Lucien Febvre**, puisque celui-ci – **préfaçant** la réédition du grand œuvre que sont « *Les caractères originaux de l’histoire rurale française* » – rapporte clairement le **dessein** qu’avait **Bloch** de **revoir ses conclusions** sur les structures agraires telle qu’il les avait définies, **présentant** probablement qu’il fallait **approfondir** certains points. Cette attitude-là est celle du chercheur modèle. Trop de *fumistes* ou d’*imposteurs* encombrant, à tous les étages, les voies de la Recherche, pour qu’on ne le rappelle pas. Voici donc l’avis de L. Febvre.

« *Mais, et Bloch le savait mieux que personne – le livre de 1931 ne pouvait être fécond que dans la mesure où il se révélerait rapidement provisoire. Où, petit à petit, il serait pillé sans doute (nos livres sont faits pour cela*), digéré, transféré dans le domaine commun – et, plus encore, discuté, contredit, rectifié et révisé sans arrêt. Bloch le savait et, avec plus d’ardeur, plus d’autorité, plus de compétence que personne, il s’employait le premier à ce labour de rénovation. Ne lui en faisons pas un mérite moral. Il faut être stupide pour se juger infaillible. Il faut être le contraire d’un historien pour croire au livre « définitif ». Il faut être borné mesquinement pour ne pas saisir la grandeur d’une besogne incessante d’élargissement, d’approfondissement, de mise au point des conceptions les plus brillantes, des constructions les plus solides en apparence* » (*Op. cit.*, A. Colin, 1968, p. 8). On ne saurait mieux dire. Fort de cet avis autorisé et des **malentendus** et **déconvenues** que j’ai rencontrés dans ce domaine de mes travaux de recherche, j’ai décidé de faire une mise au point, à partir de deux

exemples remarquables : celui de la *charlatanerie ordinaire* de l'*emprunteur* et celui de la *médiocrité répétitive* de l'*embusqué*, dont j'ai été, personnellement et doublement, victime.

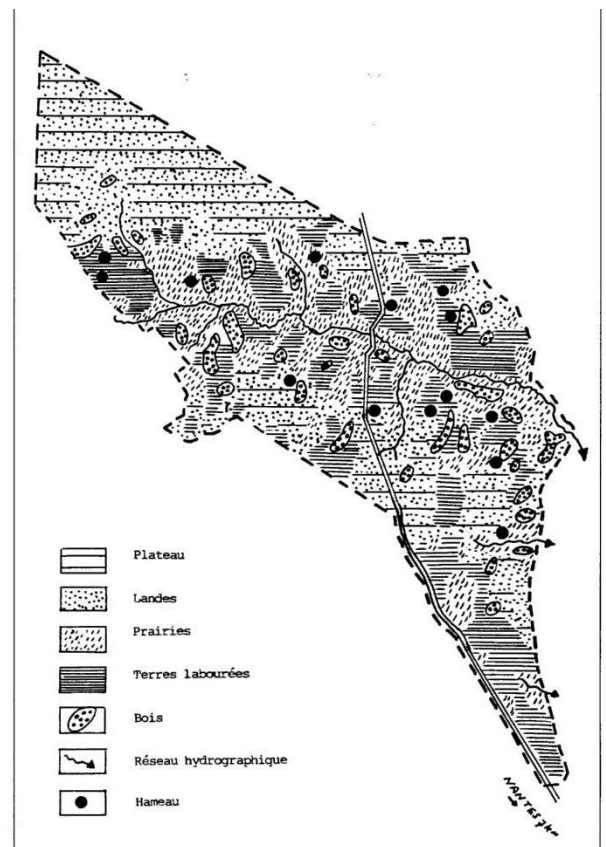
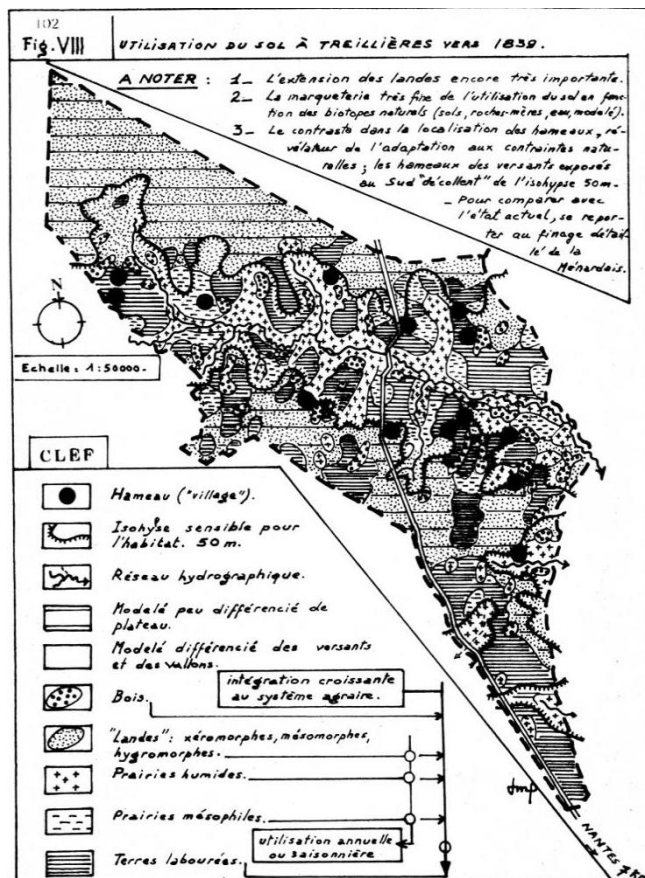
*À l'express condition que ce "pillage" soit mentionné par ceux qui s'inspire des découvertes qu'ils n'ont pas faites mais qu'ils utilisent à leur profit.

Un "pillage" fade et fat

Tout récemment, un ami, à qui j'avais donné à lire le présent texte, m'a informé que des figures que j'y avais insérées étaient déjà présentes dans un ouvrage (1986) dont l'auteur était un certain Jean Bourgeon (sous le titre *La vie est dans le pré*). Quelle n'a pas été alors ma stupéfaction de découvrir que le sujet de ce "travail" reprenait, pour sa partie géographique, une **étude approfondie** conduite, avec nos **étudiants**, par un collègue J. Renard et moi entre 1969 et 1971, dont nous avons publié les résultats, accompagnés du nom de nos étudiants, dans la "revue" de notre Institut de Géographie de l'Université de Nantes : les *Cahiers Nantais* (N° 3, Janvier 1971, pour **ma part pp. 61-131**).

Par sa présentation truquée, l'auteur de l'ouvrage susdit (ACL éd. Nantes 1986, je reviendrai sur ce **titre totalement inapproprié**), laisse croire, d'une part, qu'il est le découvreur du sujet (qui nous avait demandé beaucoup de travail préalable à Renard et à moi), et, d'autre part, **reproduit**, quasi telles quelles, des **figures** dont **je suis l'auteur. JE DOIS DONC FAIRE UNE MISE AU POINT.**

Voici, pour commencer, deux documents dont l'un (à droite) n'est que le *calque* quasi *servile* de l'autre sans aucune mention d'origine, contrairement aux règles légales des publications.



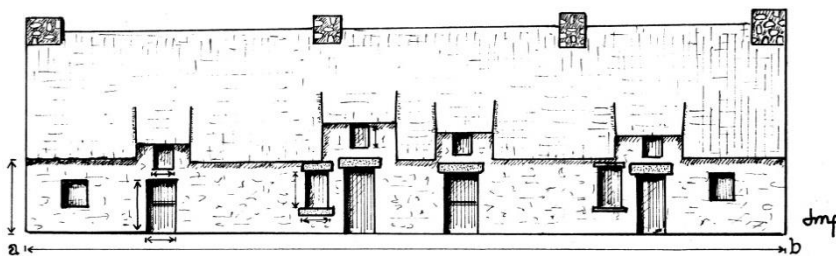
Carte 8. L'utilisation du sol à Treillières vers 1839

Voici donc un premier exemple de la “tricherie” de... l’emprunteur qui reproduit **trait pour trait** l’une de mes cartes dont il *tue* le *sens* en la **falsifiant** par **dénaturation** pour la faire passer pour sienne. Il ne comprend pas, en effet, ce qu’il pille, car, en supprimant la ligne remarquable du *relief* et les *prés* humides, il rend son plagiat (p. 88) sans signification (pour son habitat) et donc sans intérêt, par rapport au titre de son ouvrage, puisque la *VIE* rurale ici était **EXCLUE** des *PRÉS* (trop mouillés) ! Comme ce personnage indélicat est aussi bouffi de prétention, il se permet (p. 102) de laisser croire qu’il *démêle* ainsi « *les traits apparemment enchevêtrés du finage étudié* » par moi, qu’il cite, évidemment, croyant me reprendre pour un “éclaircissement” qui, en fait, tue le sujet.



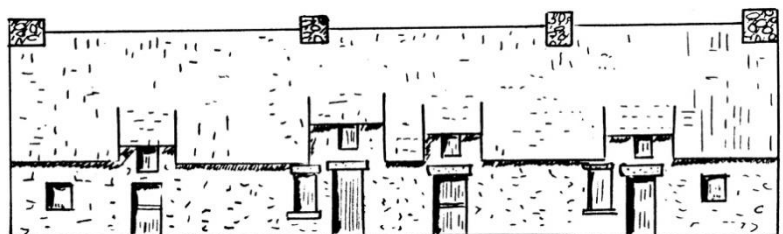
Dans l’exemple ci-contre, poursuivant ses emprunts et plagiat, J. Bourgeon reprend, sans le dire, un autre de *mes croquis*, son *titre* et ses *figurés* (“*haies et chemins*”, p. 105), mais comme il ne **comprend** toujours **pas** ce qu’il me prend, il **efface** le relief (figuré par les flèches du sens des **pentés**), rendant son plagiat plus encore inepte et erronée : à ce degré-là, la sottise est presque admirable.

Mais, Bourgeon ne se limite pas à mes articles : il **prend** également dans ma **thèse** (qu’il ne **cite pas**, et donc **dérobe**, puisqu’il procède par captation de la propriété intellectuelle). C’est l’habitat, cette fois qu’il feint d’avoir découvert, et en profite pour faire des commentaires déplacés et ineptes me concernant.



Ci-contre Palierne, Thèse d’État, p. 482, « *barre* » entre La Pâquelais et Notre-Dame-des-Landes. **Original, 1975.** Observé avec mes étudiants géographes et mes élèves architectes.

Ci-contre **décalque pur et simple** (1986) de la barre ci-dessus qu’il délocalise — ajoutant ainsi le **mensonge** au **larcin** (p. 94).



Et, comme je l’ai dit, croyant son jugement sans appel, à propos des *gaigneries* qui sont une structure agraire de champs ouverts, ce « *professeur* » (4^{ème} de couverture de l’ouvrage qu’il signe) qui parle de « *plusieurs années de recherches* », ne s’est même pas donné la peine de bâtir une bibliographie que mon collègue Renard (notamment) avait pris soin de rassembler dans l’article donné conjointement au

mien dans nos *Cahiers Nantais*. Du reste, Bourgeon **comprend si peu ce qu'il écrit**, d'après nos travaux à nous, qu'il va jusqu'à dire des *microfundia* que sont ces *gaigneries*, qu'elles sont un « *coin de Beauce ou de Champagne* » en pleine Bretagne (p. 102), ce qui est une **énorme et double absurdité**, ces paysages-ci, et leurs structures, n'ayant aucune parenté avec les nôtres**. De même, fait-il bien piètre figure en matière de langue, puisqu'il croit habile d'écrire que le mot *gaignerie* **ME** « semble (à moi Palierne, cité, évidemment, cette fois puisqu'il s'agit de mettre en doute mes observations) *englober deux activités agraires différentes : culture et pâture* » (souligné pas mes soins). Comme j'ai fait (moi) – entre autres études – un *cursum* d'Histoire sérieux, je me réfère toujours à des sources non anachroniques et incontestables. Je ne **suppose** donc pas : **J'AFFIRME** – **d'après les textes d'époque** que j'ai lus (e.g. Renaut de Beaujeu) – que gagner, dès le XII^{ème} siècle, est attesté au sens double de « *paître, faire paître, cultiver, ensemer, récolter* » (cf. *Dictionnaire Larousse d'ancien français*, p. 310). *** **J'eusse été ce « professeur d'histoire » qu'est J. Bourgeon, j'aurais fait en sorte de ne pas me faire remettre à ma petite place, en rapportant n'importe quelle sornette en forme de suspicion.**

** Le paysage des *gaigneries* est à rapprocher des *openfields lorrains* et de leur habitat. En Beauce, ou en Champagne, il s'agit d'une autre structure, et d'un autre âge. J'aborderai cet aspect des choses en partie 2 (EXTENSION DU DOMAINE DE LA RECHERCHE)

*** Et puisqu'il aime tant les leçons qu'il fasse donc profit de celle-ci, l'historien des campagnes nantaises : une lanière est une PARCELLE longue et étroite ; **PAS UN SILLON !!!**

Tout cela laisse pantois sur les pratiques de monsieur Bourgeon et sur sa capacité à comprendre ce qu'il prend à autrui. (Informé à temps, desdites, j'eusse demandé réparation, par la justice, de ces plagiats, et plus même, à l'encontre de cet "auteur" indélicat).

Des mandarins parvenus mais improductifs

Jean- Paul **Sartre** et **Simone de Beauvoir**, au temps de leur splendeur fouguese, ont qualifié les universitaires, du rang des professeurs, de **mandarins**, auxquels ils vouaient toute l'exécration dont ils étaient capables. Peut-être parce que ces deux agrégés – sur arrière fond de normale sup' – n'ont jamais intégré les arcanes de l'Université. Qui sait ! En toute hypothèse, nos deux hérauts de *l'existentialisme* n'avaient pas tout à fait tort, et 1968, quoi que l'on puisse en penser, a contribué à dégonfler une partie des baudruches universitaires dont la race, cependant et malheureusement, n'est pas encore éteinte. L'arbitraire le plus brutal et le moins honorable sévissait parfois à l'encontre des étudiants, et mieux valait ne pas trop se singulariser si l'on souhaitait ne pas être sanctionné par un échec inexplicable aux examens. En tant que salarié à plein temps (*pion*, et perdu à la pointe de la Bretagne au surplus !), j'ai fait l'expérience de cette vindicte imbécile et injustifiée pour avoir osé, affront inadmissible, ravir la première place aux chouchoutes et chouchous de certains messieurs-les-

professeurs. M'étant retrouvé, un beau jour, de l'autre côté – le bon – des choses, je puis témoigner de ces mœurs abominables, sans avoir le sentiment de « *cracher dans la soupe* », comme on dit aujourd'hui dans les plus hautes sphères de nos élites autoproclamées. Le mandarin que je viens d'évoquer, malgré de méritoires efforts, ne put m'empêcher, tout en travaillant encore, de décrocher l'agrégation du premier coup dès lors que j'ai eu des conditions de préparation moins "pires" que d'habitude. Je suis donc **déterminé à ne prendre de gants** avec qui que ce soit.

Donc, devenu – à son expresse demande – assistant-agrégé, j'entrepris des recherches qui portaient, en partie seulement mais de façon non négligeable, sur le domaine du susdit, lequel répétait encore et toujours les enseignements *imités* de Marc Bloch qu'il ne cherchait pas à améliorer (l'eût-il pu d'ailleurs ?), mâtinés, hélas, des affligeantes théories **racistes** de Vidal de La Blache (VDLB), c'est-à-dire celles faisant, du bocage, les structures agraires des **attardés** de l'humanité dans l'Ouest français (je vais le citer) et, des champs ouverts (champagnes, openfield), le parangon de la démocratie : ce qui est **la plus fieffée imbécillité** qu'il m'ait été donné de lire, et donc pas seulement sous la plume du géographe allemand admiré par Adolphe Hitler (Meitzen).

Décrivant un paysage à faire fuir, où la **fange** des sols le dispute à l'**étouffoir** des haies aux silhouettes « *mutilées* » et « *étranges* », VDLB a fait du bocage – "**pays fourré**" – un milieu « *hostile* » conçu et mis en place par les représentants d'une « *race en état arriéré* » (v. ci-après l'article *Milieu naturel et paysage agraire*). Je doute fortement que Marc Bloch ait partagé une telle opinion et admis qu'on laissât son héritage en déshérence, dès lors que les moyens de la connaissance et du transport individuel permettaient d'étendre et d'approfondir les bases qu'il avait jetées – et quand même un peu plus... – de l'étude du passé agraire de la France, rapportée, de nos jours, nécessairement à l'Europe. Voilà bien longtemps que j'ai quitté les rives de cette recherche-là, afin d'entreprendre de la réaborder par un autre biais, celui de la langue. Aujourd'hui, il me semble possible – et pour moi il n'est que temps de faire quelques propositions nouvelles – de reformuler, autrement que l'on fait mes prédécesseurs (*cf. Les paysages agraires* d'A. Meynier, chez A. Colin, qui **n'ont pas fait progresser d'un iota** les acquis dus à M. Bloch) les données fondamentales héritées de ce dernier. Un article de mise au point est en préparation dont je donnerai, bientôt, les principales conclusions : ce sera ma **DEUXIÈME PARTIE**, qui sera intitulée *Pour Marc BLOCH, EXTENSION DU DOMAINE DE LA RECHERCHE SUR LES CARACTÈRES ORIGINAUX DES STRUCTURES RURALES FRANÇAISES*.